

## **Ecoformation : « transformer nos rapports d'usage en rapports du sage »<sup>1</sup>**

### **Education à l'environnement et vision d'avenir**

L'éducation à l'environnement est devenue aujourd'hui un domaine d'intervention dense et diversifié en de multiples sphères de la société. L'école l'insère au cœur de ses instructions de façon transversale aux programmes. Les associations de protection de la nature s'en font un cheval de Troie. Les associations d'éducation populaire revisitent leurs démarches en accordant une place environnementale au développement de la citoyenneté qui déjà animait leurs actions. Les collectivités territoriales y voient un bon moyen pour accompagner les populations dans la mise en œuvre d'une politique de développement durable. Sorties nature, sentiers d'interprétation, maisons de site, ambassadeurs du tri des déchets, écomusées, classes d'environnement, mallettes pédagogiques, nettoyages des rivières, conférences sur les changements climatiques, journées de l'éco-mobilité ... autant d'actions que de praticiens, autant de démarches que de point de vue, autant d'objectifs que de projets.

Cette surenchère d'actions, à la fois, stimule les débats, gonfle la conscience écologique, pousse le politique à prendre position, mais, à l'opposé de ses intentions, trouble l'information et surtout rebondit en l'amplifiant sur un certain catastrophisme ambiant. En effet l'éducation à l'environnement se perd au milieu des nombreuses allocutions sur le développement durable qui, toutes, nous promettent un avenir désastreux. Mondialisation des conflits, augmentation des inégalités, désertification galopante, homogénéisation culturelle, érosion de la biodiversité, généralisation des pollutions de toute forme, réchauffement climatique, empreinte écologique déraisonnable, et certains scientifiques qui prédisent la fin du monde humain avant 5 générations !

A l'échelle individuelle, face à cela, on se sent tout petit, si éloigné du pouvoir et occupé par la course du quotidien que tous ces problèmes apparaissent comme enjeux pour Don Quichotte. Alors l'individu répond cyniquement « après moi le déluge », ou bien il baisse les épaules et, doucement, se laisse envelopper par une dépression généralisée. Ce sont bien ces deux syndromes dominants de notre époque qu'a repéré le psychosociologue Jean-Pierre Boutinet<sup>2</sup>. Nous fuyons ou nions trop de mauvaises nouvelles. Nous nous replions sur nous-mêmes et notre foyer. Nous nous réfugions dans de grands événements festifs ou dans la consommation. Nous nous enfermons dans notre communauté de croyances.

Il ne faudrait pas, qu'à trop vouloir informer de l'urgence de la situation, on en oublie que la peur est loin d'être bonne conseillère, et qu'une posture d'éducateur doit ouvrir l'horizon plutôt que de l'obscurcir.

### **Ecoformation ou la leçon des choses**

C'est en tous les cas le choix que j'opère en préférant une pédagogie de l'écoformation à toute approche résolutive et urgentiste.

J'ai découvert la notion d'écoformation lorsque j'étais animatrice dans un centre de classe de mer. C'était au début des années mille neuf cent quatre vingt dix. Nous y accueillions des élèves de l'école élémentaire, pour une, deux et même trois semaines, pendant lesquelles les enfants découvraient le monde du littoral breton. Nous pratiquions une pédagogie active qui permettait d'enseigner de façon transversale et concrète la biologie, la géographie, la

---

<sup>1</sup> Article paru dans la revue « *La chaire et le souffle. Vers une écospiritualité. II Pratiques* », Volume 3, N°2, 2008, pp. 76-86

<sup>2</sup> Jean-Pierre Boutinet, *Vers une société des agendas, Une mutation des temporalités*, Paris, PUF, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 2006, 260 pages

géologie, l'histoire locale, l'économie maritime ... tout en ayant pour intention principale de déployer chez l'enfant une conscience écologique.

C'était méconnaître les soubassements de la conscience écologique. Notre pédagogie, pourtant bien vivante<sup>3</sup>, obligeait l'enfant, de façon implicite, à concevoir l'environnement comme un objet d'étude et un savoir à retenir plutôt que comme un milieu à vivre. Les retours que je recevais des enfants m'incitaient déjà au questionnement quant à la cohérence de notre démarche. En effet les lettres et les retrouvailles d'après séjour, témoignant de leurs bons souvenirs, évoquaient surtout des anecdotes de la vie quotidienne. La maîtresse en pyjama, la boom ou le match de foot interclasse les avaient marqués plus que la rencontre avec la mer.

Pour réfléchir dans un cadre facilitateur d'investigation intellectuelle j'ai alors repris des études en sciences de l'éducation, et là j'ai découvert à la fois les ouvrages de Gaston Bachelard sur l'imagination des éléments et le concept d'écoformation inventé par Gaston Pineau. Le premier dévoilait combien la rêverie et l'imaginaire pouvaient nouer de liens avec l'eau, l'air, la terre et le feu. Le second défrichait un champ nouveau de l'éducation permanente, celui de la « leçon des choses ».

J'animais auparavant une pédagogie de la distanciation, Bachelard, Pineau, et bien d'autres encore, me montraient les voies d'une pédagogie de l'implication<sup>4</sup>.

En explorant le rôle des histoires de vie en formation, il est apparu à Gaston Pineau que souvent, dans des moments de solitude ou de diminution du poids social (en fin de vie par exemple), le monde matériel le plus ordinaire pouvait modifier la relation au monde. L'eau sur le visage, le pain à couper, la fenêtre sur la rue, les géraniums dans la jardinière ... prenaient une place telle qu'ils participaient par contact quotidien, répété, à l'émergence d'une conscience nouvelle de la vie reliée, reliée non pas aux autres, mais aux choses.

Cette découverte rejoignait la pensée développée par Jean-Jacques Rousseau dans *Emile ou de l'éducation*<sup>5</sup> : chacun dispose de trois sortes de maîtres dans son éducation : sa nature personnelle, les autres et les choses. Sous les choses, le philosophe des lumières entendait aussi bien les minéraux, animaux et végétaux que les paysages et les milieux, c'est à dire l'ensemble du monde non humain. Gaston Pineau en a déduit un modèle heuristique d'éducation permanente : autoformation, hétéro (ou co) formation, et écoformation se partageant de façon englobante et interdépendante la « mise en forme » d'un être dans son rapport au monde et à lui-même<sup>6</sup>. L'écoformation signifie donc littéralement la formation que chacun reçoit par contact direct avec l'oïkos (étymologie du préfixe « éco » signifiant « l'habitat » en grec ancien).

Les « choses » étaient ainsi reconnues « forces formantes » au même titre que le monde social. Grandir, habiter, séjourner dans une ville, à la montagne, à la mer ou à la campagne apporte dans chaque expérience sa part d'influence dans l'organisation de l'être-au-monde.

Gaston Bachelard ne parlait pas d'écoformation, mais tous ses ouvrages sur l'imaginaire sont traversés de cette idée. Lui-même se souvient encore, longtemps après, combien ses promenades et ses rêveries enfantines ont façonné son esprit et sa relation au cosmos :

Je suis né dans un pays de ruisseaux et de rivières, dans un coin de la Champagne vallonnée, dans le Vallage, ainsi nommé à cause du grand nombre de ses vallons. La

---

<sup>3</sup> Pêche à pied, visite de la criée, étude du granite, observation des oiseaux, passage à la station ornithologique, conférence au planétarium, rencontre avec des pêcheurs et bien d'autres activités in situ.

<sup>4</sup> Dominique Cottureau, *Formation entre terre et mer, L'alternance écoformatrice*, Paris, L'Harmattan, coll. « Ecologie et Formation », 2001, 166 pages

<sup>5</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Emile ou de l'éducation*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 37

<sup>6</sup> Gaston Pineau et collaborateurs, *De l'air, Essai sur l'écoformation*, Paris, Paideia, coll. « Théories et pratiques de l'éducation des adultes », 1992, 269 pages

plus belle des demeures serait pour moi au creux d'un vallon, au bord d'une eau vive, dans l'ombre courte des saules et des osières. Et quand octobre viendrait avec ses brumes sur la rivière ...

Mon plaisir est encore d'accompagner le ruisseau, de marcher le long des berges, dans le bon sens, dans le sens de l'eau qui coule, de l'eau qui mène la vie ailleurs, au village voisin. Mon « ailleurs » ne va pas plus loin. (...) En ce qui touche ma rêverie ce n'est pas l'infini que je trouve dans les eaux, c'est la profondeur. (...)

Mais le pays natal est moins une étendue qu'une matière ; c'est un granit ou une terre, un vent ou une sécheresse, une eau ou une lumière. C'est en lui que nous matérialisons nos rêveries ; c'est par lui que notre rêve prend sa juste substance ; c'est à lui que nous demandons notre couleur fondamentale. En rêvant près de la rivière, j'ai voué mon imagination à l'eau, à l'eau verte et claire, à l'eau qui verdit les prés. Je ne puis m'asseoir près d'un ruisseau sans tomber dans une rêverie profonde, sans revoir mon bonheur ... Il n'est pas nécessaire que ce soit le ruisseau de chez nous. L'eau anonyme sait tous mes secrets. Le même souvenir sort de toutes les fontaines<sup>7</sup>.

Après une présentation de l'auteur et de sa pensée, je me sers souvent de ce texte, en formation d'adultes, pour aider chacun à explorer sa propre écoformation. Nous partons alors sur la pente des souvenirs, non datés, d'expériences intimes et répétées avec des éléments et des milieux devenus familiers, qui du jardin de son grand-père, qui du désert de ses origines, d'un arbre tordu installé en miroir de son être face à la maison, ou encore de l'atelier du père forgeron plein des odeurs de métal et de feu. A l'instar, d'un Kenneth White encore, qui écrivait

Je connais bien les cabines à signaux. Je connais les parfums du thé fort infusant sur le poêle. Je connais l'éclat des leviers bien astiqués, l'âcre odeur de la paraffine (...). Je connais les fanions, les détonateurs (que l'on utilisait sur la voie par temps de brouillard) et les lanternes – des lanternes avec des volets en verre incolore, rouge, vert. Je connais leur odeur, je connais leur poids dans la main. J'ai déjà fait revivre en moi ces choses que je connais si bien, et je les ferai revivre encore car c'est ainsi que l'esprit prend son plaisir. Le monde n'est-il pas en train de mourir par manque d'une telle connaissance intime des choses<sup>8</sup>.

## **Le corps médiateur**

Il semblerait qu'on soit loin, dans ces partages d'expériences, de l'environnement qui pose problème aujourd'hui. Et pourtant, c'est bien en accordant une valeur à ce monde non-humain que nous saurons construire un engagement écologique qui déterminera la posture raisonnable à avoir avec et dans l'environnement. Car l'environnement perd alors ce statut d'environnement, alentour indifférencié, lointain, problématique, au mieux cadre de vie car on l'agrèmente, au pire objet à maîtriser car on le détruit. Nommer et reconnaître ce qui peuple notre milieu, en même temps que nous lui attribuons une valeur, revient à percevoir ce qui constitue notre être-au monde. Ils sont à la fois extérieurs à nous, matériellement extérieurs à nous, mais nous les avons incorporés à notre système mental, à notre milieu personnel dirait

---

<sup>7</sup> Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves, Essai sur l'imaginaire de la matière*, Paris, éditions José Corti, 265 pages, p. 11 et 12

<sup>8</sup> Kenneth White, *Le visage du vent d'est, Errances asiatiques*, Paris Albin Michel, coll « Espaces libres », 2007, 281 pages, p. 31 et 32

Georges Lerbet<sup>9</sup>, et ceci au travers nos expériences sensorielles et motrices. Avoir joué, enfants, dans ces milieux, les avoir traversés, contemplés, manipulés, observés ... Grimper aux arbres, sauter dans les flaques d'eau, observer les fourmis, attraper les mouches, enjamber les ruisseaux, se construire une cabane, tout cela modèle, comme ferait le potier par malaxage, lentement, profondément, intimement, notre rapport singulier au monde silencieux de la nature et de la matière. Et ceci se poursuit tout au long de notre vie, en d'autres expériences, plus posées (la balade du dimanche ou le farniente de l'été), ou sous l'alibi sportif.

Car c'est par l'expérience sensible du monde que nous pouvons en développer une connaissance intime. Le monde s'offre à nous d'abord au travers de nos sensations. Premières, les sensations nous mettent en contact direct avec le réel. Elles sont des « rayons de monde », comme le dit Merleau-Ponty, incorporant en nous des bribes du réel. Ces bribes se réorganisent avec notre intériorité, s'ordonnent en nous et deviennent notre connaissance du monde. Le monde fait sens. Nous pouvons alors développer des idées, une pensée, une réflexion sur le monde. Certaines pensées ne viennent pas directement des sensations que nous avons pu expérimenter, mais c'est parce que nous nous sommes construits à partir de l'expérience sensible que nous pouvons développer ces pensées. « Je sens donc je suis », dit l'anthropologue David Le Breton, qui poursuit « entre la chair de l'homme et la chair du monde, nulle rupture mais une continuité sensorielle toujours présente<sup>10</sup> .» Les sens sont nos outils à fabriquer du sens.

Entre les sens et le sens, l'esprit fait un travail de configuration. Les perceptions, les gestes, et les mouvements s'intériorisent dans la psyché sous forme de schèmes qui vont eux-mêmes organiser les représentations mentales<sup>11</sup>. Lorsque je reconnais une partie du monde, je peux le faire car d'abord je le vis sensiblement et qu'ensuite j'ai organisé ces informations sensorielles dans le champ de mes représentations en une sphère signifiante d'images. Le jeu des interactions permanentes entre moi et le monde me permet d'élaborer, toujours plus densément, mais aussi relativement une pensée et des gestes sur le monde. Le corps, lieu d'accueil et d'échanges avec le réel, produit un monde d'images, lui même organisateur du monde intelligible<sup>12</sup>.

Cependant, ce monde d'images n'est pas la traduction exacte du réel. Car si le monde sensible s'offre à nous abondamment, cela n'est pas infini et sans limite. Depuis que l'homme est homme, derrière ce qui se perçoit il cherche ce qui se cache. Le développement de la relation anthropologique de l'humain au non humain s'est faite dans cet entre-deux de ce que donne le monde et de ce que l'homme désire. L'oiseau vole, l'homme l'observe et se met à rêver de vol. La production intermédiaire de l'imagination symbolique est rendue nécessaire, existentiellement, par cette tension dans laquelle se développe l'être humain. Il est en permanence obligé d'assumer un tiraillement entre son irrésistible désir de vivre imposant sa subjectivité et les contraintes objectives et dominatrices du réel. Piaget avait repéré ce double mouvement de l'assimilation et de l'accommodation dans le développement de l'enfant<sup>13</sup>. Gilbert Durand l'a repris pour expliquer le « trajet anthropologique » de l'humanité : c'est dans cette même tension, oscillant entre geste pulsionnel et environnement matériel et social, que s'est déployé l'imagination symbolique<sup>14</sup>.

---

<sup>9</sup> Georges Lerbet, *Système, personne et pédagogie. Une nouvelle voie pour l'éducation*, Paris, ESF, coll. « Pédagogies », 1993,

<sup>10</sup> David Le Breton, *La saveur du monde, Une anthropologie des sens*, Paris, éditions Métailié, 2006, p.13.

<sup>11</sup> Jean Piaget, *La formation du symbole chez l'enfant*, coll. « Actualités pédagogiques et psychologiques », Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1976, 308 pages.

<sup>12</sup> Jean-Jacques Wunenburger, *Philosophie des images*, Paris, PUF, coll. « Thémis philosophie », 1997, 322 pages.

<sup>13</sup> Jean Piaget, *Six études de psychologie*, Paris, Denoël, col. « Folio Essais », 1964, 215 pages.

<sup>14</sup> Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod Bordas, 1969, 536 pages.

## La rupture de la modernité

Le monde est là, vivant, dense, riche ; nos sens et nos gestes le reçoivent et l'expérimentent ; notre système mental ré-organise ces informations filtrées par notre imaginaire ; nous organisons ainsi le sens à donner à ce qui se présente à nous ; puis, en retour, nous agissons sur le monde pleins de ce sens : nous pourrions qualifier ces flux relationnels d' « écologique ». L'écologie, cette science de l'habitat, explore les rapports des organismes vivants avec leur milieu et des organismes vivants entre eux dans ce milieu. L'humain, pour appréhender le monde a eu besoin d'infiltrer dans sa relation écologique une composante imaginaire. Au-delà de ses besoins biologiques de subsistance l'homme habite en poète, écrivait Hölderlin.

Il semblerait pourtant que notre société moderne l'ait oublié, comme si nos pensées collectives s'étaient abîmées dans un inconscient écologique. Comme le remarque David Le Breton, si le corps est le chemin de l'ouverture au monde, une des limites en est ce que la culture en fait<sup>15</sup>. Le bain culturel dans lequel nous sommes immergés, au travers l'éducation, le travail, les habitudes, ou les discours convenus, conforme autant nos représentations et nos rapports au monde.

Au XVII<sup>e</sup> siècle Descartes intimait : « rendons-nous maîtres et possesseurs de la nature »<sup>16</sup>, cette idée s'est infiltrée dans toutes les sphères de la société, jusqu'à déployer une pensée séparatiste. Pensant qu'en s'abstrayant des phénomènes on les comprendrait et les maîtriserait mieux la science et la philosophie ont séparé objet et sujet, culture et nature, esprit et corps, raison et émotion, les premiers devant toujours dominer et maîtriser les seconds jusqu'à les refouler aux confins de la conscience ou des pratiques sociales. La pensée dualiste a fait des entre-deux un point aveugle dans lequel se sont engouffrés tous nos errements. Une faille d'indifférence s'est creusée faisant surgir, d'une part l'illusion de l'indépendance humaine envers la nature et la terre dans son ensemble, d'autre part l'affaiblissement de la responsabilité, chacun tendant à n'être responsable que de sa petite tâche spécialisée, ainsi qu'affaiblissement de la solidarité dans l'inconscience du lien à l'autre<sup>17</sup>.

Le progrès technologique lui-même nous a coupé du contact direct à la nature. Nous vivons de plus en plus nombreux dans des villes où celle-ci a peu d'espace, la production de nos biens passe par une technologie toujours plus complexe, le virtuel prend une place grandissante dans nos échanges et nos découvertes. Aussi, au fur et à mesure de ces progrès nous nous détachons, corporellement et mentalement, de la nature.

Là où l'on allait chercher l'eau à la fontaine, elle nous arrive aisément en ouvrant le robinet ; là où nous allumions la bougie il suffit d'appuyer sur un interrupteur, là où l'on malaxait les pâtes à cuire, nous allons au supermarché. La technologie a si bien remplacé la nature que nous avons perdu la conscience de notre dépendance à elle, nous avons perdu le sens écologique de la nature. Nos tomates poussent en hiver. Des kilomètres de tuyaux, canalisations, câbles et autres réseaux séparent la ressource de son usage. Qui saurait dire par exemple d'où vient l'électricité et comment elle arrive jusqu'en nos maisons ? Seulement les experts.

## Pour une pédagogie de l'engagement

D'un côté l'écoformation nous parle leçon de choses, écoute sensible, contemplation de la beauté du monde.

---

<sup>15</sup> David Le Breton, *op. cit.*, p. 26

<sup>16</sup> René Descartes, *Discours de la méthode*, 6<sup>ème</sup> partie, (1<sup>ère</sup> éd. 1637) Classiques Larousse, 1934

<sup>17</sup> Edgar Morin, *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, Paris, Seuil, 2000, 130 pages

De l'autre la société occidentale moderne, par une kyrielle de gestes conquérants et exterminateurs, pollue, dégrade, souille, épuise tout ce substrat qui fait pourtant notre existence, biologiquement et symboliquement. « Lorsque le dernier arbre aura été abattu, la dernière rivière polluée, le dernier poisson pêché, les hommes s'apercevront que l'argent n'était pas comestible. » disait un chef indien d'Amérique du nord. Mais aussi comment nous élèverons-nous lorsque nous n'aurons plus d'oiseaux et de cimes à contempler ? Comment nous intérioriserons-nous lorsque nous n'aurons plus de forêts où nous replier ? Comment nous ressourcerons-nous de pureté lorsque nous n'aurons plus une eau transparente au bord de laquelle se laisser aller ? Comment nous sentirons-nous appartenir à la terre lorsque la terre sera vidée de sa substance vivante ?

Une pédagogie de l'écoformation pourrait tenter de combler cet écart, une pédagogie de l'écoformation résultant de la façon dont l'humain tricote son être-au-monde :

- Le corps en est le médiateur : autorisons les enfants à explorer les milieux qui composent nos espaces de vie. Qu'ils jouent, courent, creusent, entassent, goûtent, grimpent, sautent ... sur les plages, dans les prairies, au bord de l'eau, dans les forêts, en plein jour ou sous la lune, en toute sécurité bien sûr, mais librement et surtout dehors. On appelle cela « la récréation », elle se fait trop souvent en milieu fermé, bitumé, rapidement consommée comme soupape. Alors qu'elle pourrait être le temps premier car primordial de toute éducation à l'environnement.
- L'imagination symbolique est une des fonctions écologiques de l'être humain : ne nous contentons pas d'une pédagogie descriptive et objective qui nomme et explique la nature comme objet, mais adjoignons-lui ce que Gorges Jean appelait une « pédagogie de l'imaginaire »<sup>18</sup>. C'est une pédagogie qui pétrit, nourrit, enrichit le déploiement et la création d'images. Elle est à l'interface de ce que le réel nous dévoile et de ce que chaque individu en ressent. Elle autorise l'expression d'une autre forme de traduction de la réalité. Elle ose bouleverser l'ordre des choses. Ses méthodes se puisent dans l'expression artistique au sens large<sup>19</sup> : la poésie, l'expression graphique et picturale, le théâtre, la musique, la danse, le mime, l'expression corporelle ... dans la double approche de l'expression de sa propre créativité et de la rencontre avec les œuvres d'autres créateurs. Qu'on mette en mouvement toute cette richesse pédagogique dehors, dans les milieux, avec la nature ou la matière urbaine et l'éducation à l'environnement se transforme en métier à tisser des liens avec la richesse et la diversité du réel.
- Enfin, adultes, nous avons tous des souvenirs remplis d'odeurs, de couleurs, de matières, de sons ou de formes qui nous ont donné « nos couleurs fondamentales », pour reprendre l'expression de Bachelard citée ci-avant. Travailler sur cette mémoire redonne vie à ces choses, accompagne la prise de conscience de ce qui tisse nos vies individuelles et collectives, quelque soit son âge, et ainsi parvenir à une éco-naissance, naissance à la conscience de la vie reliée<sup>20</sup>.

Gaston Pineau en postulait le projet : et si l'écoformation participait à la transformation des rapports d'usage - que nous avons avec l'environnement - en rapports du sage<sup>21</sup> ? C'est bien

<sup>18</sup> Georges Jean, *Pour une pédagogie de l'imaginaire*, Paris, Casterman, 1991, 134 pages

<sup>19</sup> Les enseignants de ces disciplines ont écrit beaucoup d'ouvrages pédagogiques sur l'éducation artistique, offrant une palette de méthodes, de techniques et d'outils qu'il est très facile de transférer à nos métiers. Ils sont souvent disponibles dans les Centres de Documentation Pédagogique (CDDP et CRDP).

<sup>20</sup> Dominique Cottureau, *A l'école des éléments. Ecoformation et classes de mer*, Lyon, Chronique sociale, coll. « Pédagogie, formation, l'essentiel », 1994, 130 pages, p. 122.

<sup>21</sup> Gaston Pineau, *op.cit.*, p. 237. Voir aussi : Gaston Pineau, Dominique Bachelart, Dominique Cottureau, Anne Moneyron (coord.), *Habiter la terre. Ecoformation terrestre pour une conscience planétaire*, Paris, L'Harmattan, coll. « Ecologie et formation », 2005, 291 pages.

au cœur de ce projet que s'inscrit ma démarche de pédagogue, de citoyenne et d'habitante du monde.

Dominique Cottereau

Chercheur et consultante pour Echos d'Images, association de sensibilisation à l'environnement et au développement durable, [www.echos-dimages.com](http://www.echos-dimages.com)